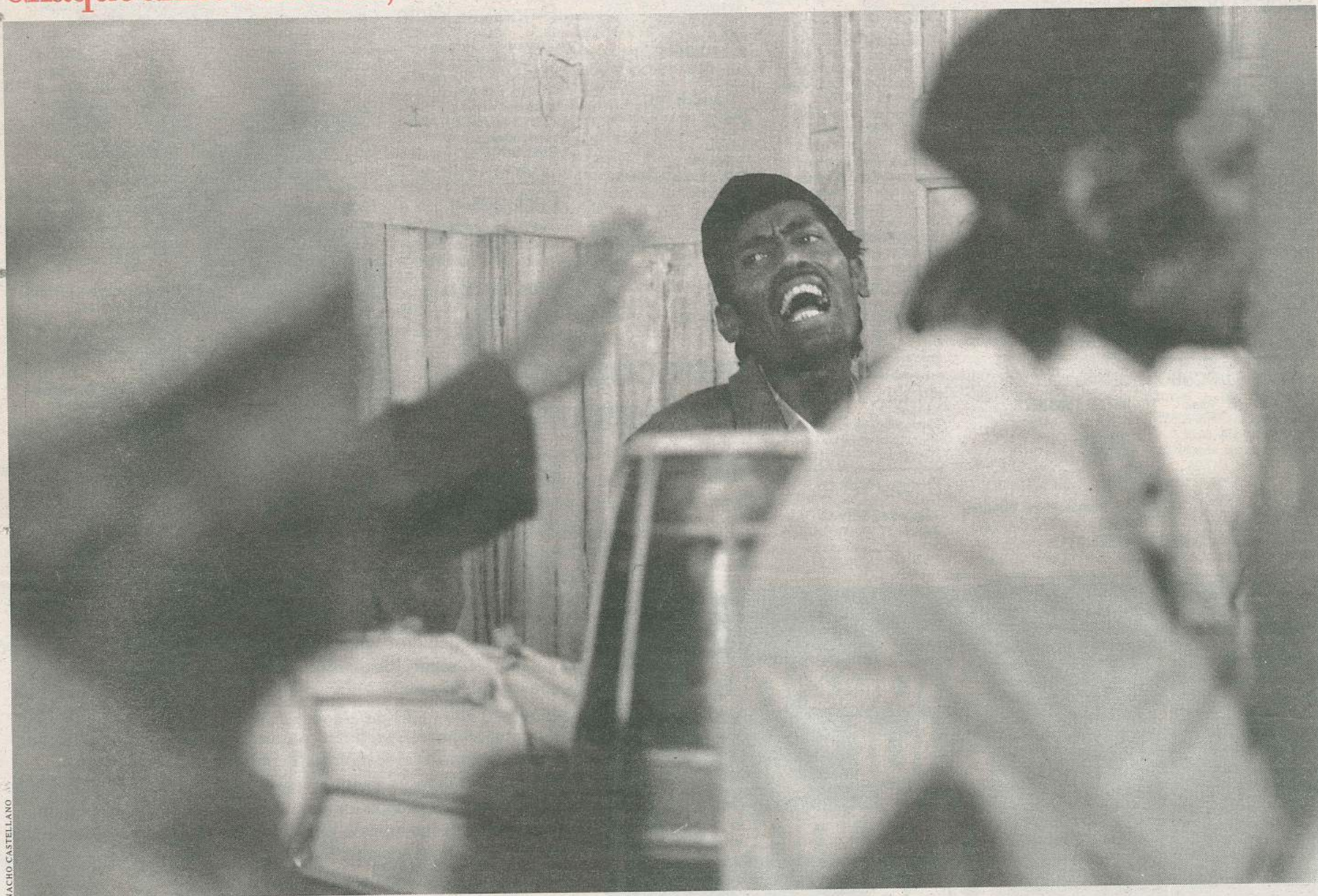


CULTURE

Sur la voix sacrée des qawwals

Chaque année en Inde, ces chanteurs soufis attirent des milliers de pèlerins.



Ajmer, envoyé spécial

Les doigts frénétiques sur l'harmonium, Chand brûle sa voix en mélodies vibronnantes. Autour de lui, cinq autres musiciens reprennent en chœur ses vers, martèlent sur des percussions un rythme endiablé. Après quelques scansion, le texte reprend ses droits. Chand, le meneur, la main gauche tendue vers quelques têtes, déclame, alternant solennité et emphase: «Ô Khwaga, ô mon Seigneur, celui qui s'avance jusqu'à Ton seuil ne repartira pas les mains vides / Ceux qui prient à la mosquée ont une heure déterminée / Pour les fous d'Amour, chaque instant est une prière / Qui suis-je, que suis-je? / Quelle est ma vérité? / Je ne suis qu'une goutte d'eau, mais j'ai soif d'une rivière.» Au dernier vers, Chand fouette l'espace d'un grand mouvement de bras vers l'avant. Le chœur et les percussions explosent à nouveau. Comme ivre d'une intimité scandée, un parterre resserré d'une cinquantaine de pèlerins s'agite, fébrile. A 3 heures du matin, la nuit est pleine, peuplée d'étoiles blanches et d'un croissant de lune en forme de serpe. Le groupe de Chand joue depuis deux bonnes heures et ne s'arrêtera pas avant l'aube. L'auditoire écoute, emmitoufflé dans des couvertures; certains lèvent le bras comme pour manifester l'ivresse des mots et des notes qui s'est emparée d'eux. Une pluie de roupies en billets s'abat sur les musiciens, imperturbables. Un dignitaire musulman éclate en sanglots, les joues mouillées de larmes trop longtemps contenues. Brusquement, une femme se lève. Habité par une danse extatique, son corps couvert d'une *Tuni* – longue tunique des femmes musul-

manes – ne laisse entrevoir qu'une mèche blanche marquant le rythme de sa transe. La voix de Chand galvanise l'auditoire groggy. Plus loin, d'autres qawwals – chanteurs soufis – encore.

C'est le deuxième jour de la grande fête religieuse d'Ajmer, petite ville du nord-ouest de l'Inde, sise entre les montagnes arides du cœur du Rajasthan. Comme

REPORTAGE

chaque année, pendant quatorze jours, des centaines de milliers de musulmans venus de toute l'Inde ont convergé vers ce que beaucoup considèrent comme l'endroit le plus saint de tout le sous-continent, à l'occasion de l'*Urs*. L'*Urs*, c'est-à-dire l'anniversaire de la mort d'un saint. Or, Ajmer abrite le tombeau du plus important d'entre tous, Khwaga Moinuddin Hassan Chishty, originaire de l'actuel Afghanistan, mort, selon le calendrier chrétien, en 1236 après Jésus-Christ. L'*Urs*, anniversaire de la mort, ou plutôt commémoration annuelle du mariage du saint avec Dieu. La vie et les enseignements de Chishty, ce héraut du soufisme – courant mystique de l'islam, dans le sous-continent –, ont donné lieu à un culte d'une ferveur inchangée. De Calcutta à l'est ou Hyderabad au centre, Cochín au sud, on vient en train ou en bus, rendre hommage au saint, comme l'ont fait, en leur temps, les plus célèbres personnages, les Gandhi, Nehru, vice-rois britanniques, maharajah ou chefs moghols. Parlant de ce lieu hors du commun, lord Curzon aurait dit: «En Inde, j'ai vu un tombeau gouverner comme un empereur.» Comme aimantés par une énergie concentrée, des mil-

liers de pèlerins musulmans, mais aussi hindous, se ruent, à toute heure du jour et de la nuit, dans l'enceinte de son tombeau. Dans 8 mètres carrés d'asphyxie humaine, ils déversent leur ferveur, des brassées de roses et des *chadar* – tissus brodés posés sur la sépulture. Il viendront chaque jour, pendant deux semaines, renouveler leurs vœux les plus chers. Beaucoup ont dû s'installer dans des campements aménagés spécialement dans les faubourgs de la ville. Mais le gros des pèlerins a élu domicile dans un immense espace délimité par les murs d'enceinte, enchevêtrement de mosquées et de surfaces marbrées peuplées des tombeaux des premiers compagnons du saint. Le tout ressemble à une gigantesque cour des miracles, où l'œil européen se croit plongé dans un Moyen Âge teinté de Mille et une nuits: pèlerins ordinaires ou mystiques, vrais fakirs ou faux derviches enturbannés, vendeurs d'encens ou de pacotilles, travestis obscènes ou militaires hagards...

Qu'importe, puisque chacun a sa place dans ce «*Lourdes où le doute est banni*». Une armée de mendiants, paralytiques, éclopés, éventail bariolé de toutes les difformités humaines, se fond dans la masse. Tout d'ailleurs, dans le lieu saint, le souligne: hôpital gratuit assailli par les femmes, distribution de vivres, en particulier une sorte de dessert bouilli dans un chaudron géant, prévu pour nourrir cinq mille personnes et objet d'un assaut matinal dans un décor à la Germaine. «Le soufisme a toujours nourri les ventres vides avec dévotion», clame Mahmoud, un des quinze cents *khadim* – gardiens du Tombeau – du lieu, dignitaire que l'on vient consulter pour tout service.

Durant deux semaines, la grande fête religieuse de l'*Urs*, à Ajmer, petite ville du nord-ouest de l'Inde, dans les montagnes arides du Rajasthan, attire des centaines de milliers de pèlerins musulmans mais aussi hindous, venus de tout le pays.

Les qawwals, chanteurs soufis, sont porteurs de la parole des saints. Leur répertoire de poèmes à la gloire de Dieu se transmet, par tradition orale, de père en fils. Pour Syed Fazlul Mateen Chishty, l'un des Pirs guide spirituel les plus respectés d'Ajmer: «On s'intéresse moins à leur personne qu'à leur capacité à provoquer la transe sur l'auditoire. Car là est l'important. Le qawwal a beau en être le maître d'œuvre, il ignore la transe, et donc le chemin vers le divin.»